le chant de la matière

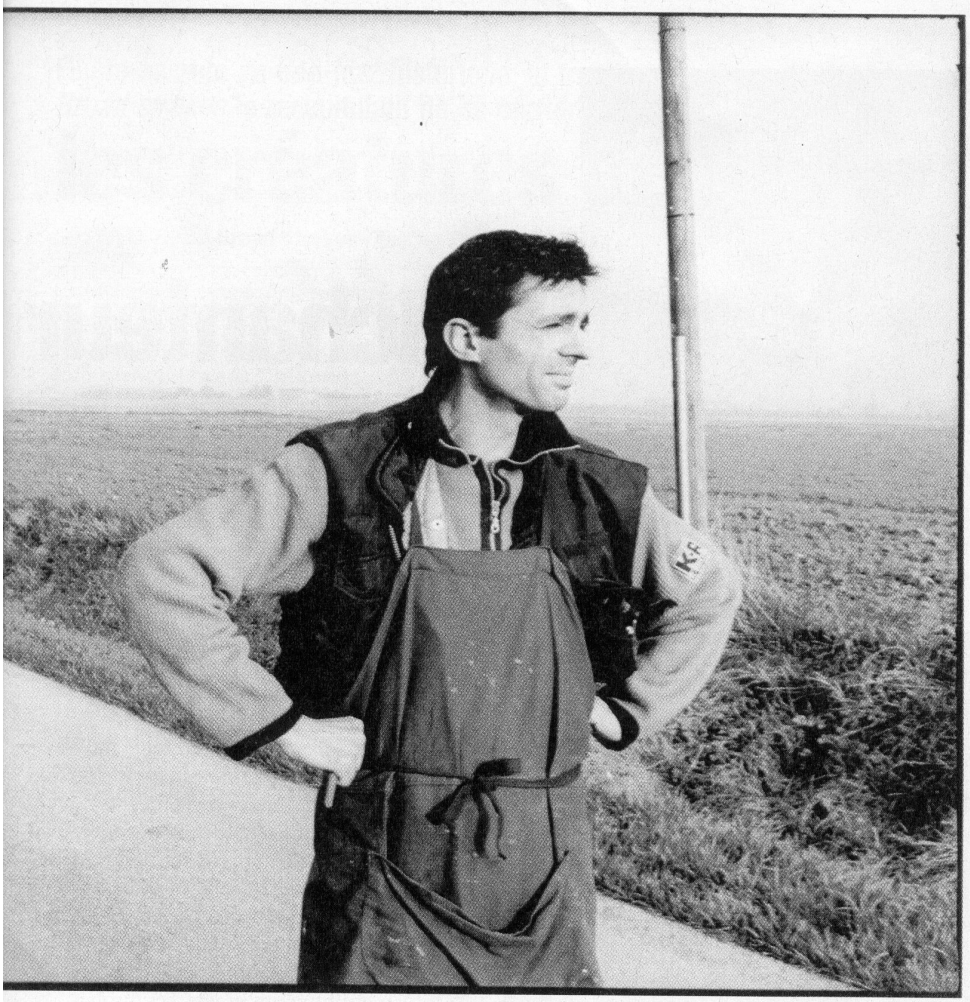
Mineur de sons et brouilleur de mots, Frédéric Le Junter perce à grands coups de musiques boiteuses des secrets que la majorité ignore. Au sein de Silent Block, il s'offre une fois encore le plus beau des trophées : un chaos qui lui ressemble.

Frédéric Le Junter habite en rase campagne, du côté de Cassel, dans le Nord. C'est un pays que l'on qualifierait de plat si on ne le sentait pas hérissé de vibrations, zébré dans sa chair et sa mémoire par un faisceau d'ondes croisées, remontées de partout. Ce coin-là, c'est un peu l'épicentre sonore de l'Europe, un lieu où les hommes auront tout entendu : les machineries des industries et des mines, le tumulte des docks, l'infernale pétomanie des conflits armés, les cacophonies de carnaval, et jusqu'aux cris de métal des usines qu'on abat. A 700 mètres de chez Le Junter, la ligne du TGV crayonne un horizon sur lequel les chuintements des motrices étalent de discrètes coulures. *"J'entends ça tous les jours : un son sans attaque précise, un murmure qui varie selon la direction du vent, la matière et la température de l'air."* Voilà : Le Junter habite un endroit où il a appris à avoir des yeux pour écouter, des oreilles pour voir et un corps entier pour tout prendre.

A côté de sa maison, il y a un vaste hangar qui cache un empire d'inventeur, tout enchevêtré d'objets impossibles. Des guitares électriques cubistes, taillées dans du bois de récupération. De longues trompes qui ont des plaintes rauques de vieilles fumeuses de Gitanes. Des installations plus ou moins automatiques, assemblages de fortune où, comme autant d'éclopés rescapés d'une guerre sans nom, des tôles tordues s'accrochent à des moteurs et à des ressorts ankylosés, des ficelles usées à des pots de fleurs et des barils en habit de rouille, des cardans ivres à des roues qui ne tournent plus rond. Folle ménagerie d'animaux frappeurs, gratteurs, hurleurs, repêchés dans les rebuts du monde.

En découvrant ces chimères devenues réalités, on devine que Le Junter, un jour, a su réanimer une enfance qui aurait dû s'évanouir dans les brouillards de l'âge adulte. C'était au milieu des années 80, il avait 28 ans. Sans boulot, sans le sou, et avec l'impression tuante d'être disloqué, émietté, un homme-biscotte de plus. Autant dire qu'il était temps de se poser et *"de chercher tout au fond de quoi rendre le présent vivable"*. Des souvenirs sont remontés, épars, se sont emboîtés. Le gosse qui s'amusait à façonner ses propres jouets. L'ado qui captait sur son transistor le crachotement des premières guitares saturées. L'homme qui écoutait le carillon des machines, la nuit, dans les usines désertées. Le garçon pas très stable qui se voulait musicien mais ne trouvait pas d'écoles, d'instruments ni de partenaires accordés à son diapason personnel.

Le bricolage forcené, l'articulation brinquebalante des choses, le son envisagé comme une matière : tout a pris forme ainsi, très concrètement. Des cahiers se sont noircis d'idées, que les doigts se sont accaparées. Il aura ensuite suffi de crapahuter sur les dunes et de se baisser pour ramasser des matériaux précieux – puisque sans valeur. Au départ, il s'agissait surtout de monter des machines-automates capables de suppléer *"des musiciens qui manquaient"*. Mais les performances aidant, Le Junter a de plus en plus jeté sa propre carcasse dans l'aventure, s'est intégré dans des dispositifs où il lui fallait pousser, tirer, s'échiner, a impliqué ses mains, sa bouche, sa voix de stentor, son ventre et sa tête dans le maniement d'instruments fabriqués et d'outils sonores. Parmi ceux-ci, il y a par exemple cette très éloquente carapace d'*homme-flûte* qui, à chaque point de rotation du corps (épaules, coudes, hanches, genoux), est équipée de soufflets connectés à des pipeaux : plus ou moins sifflante selon le pas de celui qui la revêt, cette pelure n'invente rien de moins qu'une nouvelle façon de marcher. L'action, le mouvement et le hasard occupent



les premiers rôles dans le théâtre bruitiste de Le Junter. De ce remue-ménage, le Nordiste est la cheville ouvrière : le point d'ancrage de sons aléatoires, qui jaillissent des mécanismes enclenchés et des objets manipulés, qui giclent en une gerbe de stridences ou au contraire rampent, grondent et enflent comme une terre qui se déchire. Ce qui frappe le plus chez cet homme, c'est sa façon, brutale et forte, d'être tout entier en plein cœur de son travail, *in situ*. Il raconte qu'enfant, il aimait dessiner des cartes, réelles ou subjectives. Comme si s'était déjà posée en lui cette question : comment ne pas être absent, à soi comme au monde ? Il ajoute que plus tard il a volé en planeur, appris le chant harmonique, pratiqué une gymnastique qui permet de réguler ses énergies, ou encore observé la transformation des nuages sous l'effet du vent. Ces expériences-là, qui auront nourri en partie ses bidouillages, lui ont semble-t-il permis d'accéder à une vérité toute simple : la vie s'éclaire du jour où vous savez lui donner les formes d'un chaos organisé, le tic-tac bancal d'une horlogerie qui vous ressemble. Allez vous étonner, ensuite, qu'un type pareil n'entre dans aucun camp. Snobé au départ par les plasticiens, les intégristes du concept qui n'ont vu en lui qu'un brave idiot de village, Le Junter a pu promener peu à peu son bataclan dans des expos et sur certaines scènes, se produire pour des compagnies de théâtre et de danse, se trouver quelques alliés du côté des musiques obliques – le spectacle *110 m²* l'associe ainsi à Pierre Bastien, Pierre Berthet, DJ Low et Rudi Trouvé (de Deus). Heureuse liberté de manœuvre d'un homme qui, sans l'avoir préconçu, aura su entrechoquer les essais sur le hasard de Cage, l'amour des déchets d'un Chaissac ou d'un Schwitters, le blues besogné d'avant-guerre, l'art brut, le rock'n'roll et le free des origines, les zinzins de Tinguely et la puissance tellurique des musiques de l'Ouest africain. Aujourd'hui, Le Junter réfléchit à la mise au point de *"machines à lumière"* qui devraient achever de le placer *"au centre d'un triangle incertain et non spécialiste, entre le son, le mouvement et le visuel"*. Même réduit à la dimension d'un disque, ce tangage des sens chavire l'âme. Avec son collègue Berthet, autre songeur forcené qui aime boulonner avec câbles, fils d'acier et ressorts, Le Junter a enregistré en 1994 un bijou de disque mal poli, où figurent notamment quelques spécimens de ce qu'il appelle en souriant *"de la nouvelle chanson dunkerquoise"* ou *"de la vraie chanson impopulaire"* : des ritournelles rugueuses qui agglomèrent *"des mots trouvés par terre, qui font moins mal aux os parce qu'il y a moins de bois à remuer"*. Un morceau, inédit sur disque, s'intitule *Peut' fout'* et évoque les *"squelettes vivants"*, les *"penseurs de fond"* et les *"miroirs-caisses"*. Inutile de dire que ces simples abus de langage, comme ceux de Dick Annegarn, du Général Alcazar ou de Programme, nous en diront toujours plus que n'importe quelle chanson militante de Zebda.

Tout récemment, Le Junter, uni à Xavier Charles et Jérôme Jeanmart, a poursuivi son tintamarre sur le premier album de Silent Block : un disque fait main où, à force de détournements d'objets, le trio s'offre quelques zooms pénétrants sur des masses sonores et leur arrache micro-harmonies et rythmes subliminaux. *"Le chant de la matière est toujours là, pas loin. Je suis plus préoccupé par ça que par la couleur ou la saveur des choses. Un jour, ils trouveront le gène coupable de ça et ils le corrigeront avant que ça ne vire trop mal..."* Ce jour-là, la police lui demandera peut-être aussi de changer d'identité. Car Le Junter, patronyme d'origine bretonne, signifie "le menuisier". Récemment, notre homme a également appris l'existence d'un mot flamand, *strandjutter*, que l'on peut traduire par "ramasseur d'épaves". Les naïfs croiront à une jolie coïncidence. Les autres en concluront que ce gars-là, à force de creuser dans la substance même de la vie, a simplement su accéder à des secrets que la majorité préfère ignorer.

Le Junter a appris à avoir des yeux pour écouter, des oreilles pour voir et un corps entier pour tout prendre. Ce qui frappe le plus chez lui, c'est sa façon, brutale et forte, d'être tout entier en plein cœur de son travail, *in situ*.

Richard Robert Photo **Eric Mulet**

#1, de Silent Block et Berthet-Le Junter (distribution Metamkine, 50, passage des Ateliers, 38140 Rives, tél. 04.76.65.27.73).
En concert le 13 septembre à Genève (avec 110 m²), les 16 et 17 au musée d'Annecy (en solo).